LES TORTS APPARENS

OU

LA FAMILLE AMÉRIQUAINE.

COMÉDIE

EN PROSE ET EN TROIS ACTES.

PAR M. G...y.

Représentée pour la première fois à Paris sur le Théâtre du Palais-Royal, le 15 Mars 1787.

Prix 1 liv. 4 sols.

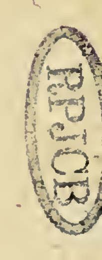


A PARIS,

Chez CAILLEAU, Imprimeur-Libraire, rue Galande, N°. 64.

M. DCC. LXXXVII.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
SIR MURER. Riche Amériquain. homme très-brusque ; mais très-bon, commençant presque toujours par une brusquerie ; mais finissant par une expression de sensibilité. Habit de drap bleu de Roi, veste, culotte & bas noir, perruque ronde. — Il a une quarantaine d'années.	*M. Beaulieu.*
Madame MURER, SA FEMME, encore jeune — d'un caractère fort doux. Habit à l'Anglaise, chapeau, &c. en tout un costhume simple.	*Madame Verdier.*
MISTRISS BENWEL, SŒUR DE MURER C'est une Madame de Martigue pour le ton de gaîté. Habit & chapeau de voyage à l'Anglaise, le tout fort élégant.	*Madame Prieur.*
CORALI, LEUR NIÈCE. Caractère de jeune amoureuse. Habillement blanc très-simple. Chapeau à l'Anglaise.	*Mlle Tabraise l'aînée.*
SUDMER, AMI DE MURER, & Quaker.	*M. Michot.*
MELCOUR, OFFICIER FRANÇAIS, AMOUREUX DE CORALI. En uniforme.	*M. Saint Clair.*
BLAEK-COMMIS DE MURER, homrampant, faux. Habit de drap gris de fer très-foncé, culotte & veste blanc, noire. Coëffure analogue.	*M. Boucher.*
BETTI. FEMME DE CHAMBRE DE MADAME MURER. Habillement presque comme Corali.	*Mademoiselle Fiat.*
FRONTIN. VALET DE MERCOUR. Habit de Valet de Chambre.	*M. Bordier.*



La Scène se passe en Amérique dans la maison de Sir Murer.



LES TORTS APPARENS

OU

LA FAMILLE AMÉRIQUAINE,

COMÉDIE.



ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un Salon, une Table, deux Fauteuils à dossier fort élevé, un Métier a tapisserie, un Cabinet de chaque côté; celui à droite (des Spectateurs) *est la chambre de Corali, l'autre celle de Mistriss Benwel.*

SCENE PREMIÉRE.

MADAME MURER, CORALI.

(*Elles sont à l'ouvrage au lever du rideau.*)

Madame MURER.

CONVIENS-EN, ma bonne amie; on n'a pas cet air rêveur, inquiet, triste même que je te vois souvent, quand le cœur n'est pas occupé.

CORALI.

Ma tante......

Madame MURER.

Pourquoi avoir manqué ſi long-tems de confiance envers ta meilleure amie? Tu aimes, j'en ſuis ſure; & je te connais trop pour craindre que tu ayes à rougir de ton choix.

CORALI.

En rougir! ah! ma chère tante! croyez au contraire que je pourrais en être vaine.

Madame MURER.

Fais-le-moi donc connaître, ou je douterai de ton amitié pour moi.

CORALI.

Je ſuis trop ſenſible à ce reproche pour vouloir le mériter davantage. Vous allez tout ſavoir. Un parti de Sauvages attaqua, l'année dernière, notre habitation, & pluſieurs Nègres, qui avaient voulu ſe mettre en défenſe, avaient déjà péri, lorſqu'un jeune Officier Français parut à la tête de quelques ſoldats. Quoique les Sauvages fuſſent très-ſupérieurs en nombre & très-déterminés, il les défit après des prodiges de valeur; mais il fut grièvement bleſſé. Ma mère le fit tranſporter chez elle; &, pendant un mois que ſa vie fût en danger, nous ne le quittâmes pas un inſtant.

Madame MURER.

Et pendant ce tems, l'amour, ſans doute?....

CORALI.

Qui ne l'aurait pas aimé? Le courage, l'eſprit, l'aménité, les graces, il réunit tout, & il était notre libérateur.

Madame MURER.

Et un pareil libérateur a bien des droits ſur notre ame!

CORALI.

Ne croyez pas que le ſentiment m'ait trompée. Ma reſpectable mère lui rendait la même juſtice. Elle ne tariſſait pas ſur ſon éloge, & elle partagea mes regrets, lorſque la guériſon de cet aimable Français le rappella à ſon devoir. Pour lui, ſi vous aviez vu ſa douleur!.....

Madame MURER.

Depuis ce tems, a-t-il donné de ſes nouvelles?

CORALI.

Je n'en ai pas reçu depuis que j'ai quitté Charleſtown; mais je n'oſe encore l'accuſer d'inconſtance. Peut-être l'avis que je lui ai fait donner ne lui eſt-il pas parvenu. Peut-être..... (*avec l'expreſſion de l'effroi*) Melcour eſt ſi brave!.... & ſon état l'expoſe à tant de dangers!

Madame MURER.

Melcour, dis-tu?

CORALI.

Vous le connaiſſez?

Madame MURER.

J'ai vu ſouvent chez mon père un Français de ce nom. Si c'eſt le même, il ne dément pas l'éloge que tu viens d'en faire. Il était généralement eſtimé dans Boſton.

CORALI.

C'eſt lui, je n'en ſaurais douter. La juſtice que vous lui rendez me fait eſpérer que vous verrez mon penchant avec autant d'indulgence que ma reſpectable mère.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, BETTI.

BETTI.

VOILA Miſtriſſ Benwel qui arrive.

Madame MURER.

Ma belle ſœur? Je vais la recevoir. (*à Corali.*) Attends-nous ici, je te préſenterai dans quelques inſtans.

(*Elle ſort.*)

SCENE III.

CORALI, BETTI.

BETTI.

VOUS ne connaiſſez donc pas Miſtriſſ Benwel, votre tante?

CAROLI.

Non.

BETTI.

C'eſt une excellente perſonne — un peu coquette pour ſon âge.... un peu ſingulière.... d'une vivacité qui pourra d'abord vous étourdir.... La voici.

SCENE IV.

MADAME MURER, MISTRISS BENWEL, CORALI, BETTI.

MISTRISS BENWEL.

COMMENT! il n'eſt pas ici, mon frère? mais c'eſt fort mal. J'ai cependant eu l'attention, à l'inſtant même de mon débarquement, de lui dépêcher mon petit John, qui eſt bien le courrier le plus alerte, & le garçon le plus exact des trois Royaumes.

Madame MURER.

John eſt ici depuis deux jours; mais il y a plus d'un mois que Sir Murer eſt abſent. Nous l'attendons à chaque inſtant.

MISTRISS BENWEL.

Encore quelque ſpéculation de commerce? Il ne ſe trouvera donc jamais aſſez riche?

Madame MURER.

Jamais, tant qu'il connaîtra des malheureux à ſecourir.

MISTRISS BENWEL.

Je le reconnais bien là. C'eſt le mortel le plus bruſque de l'univers; mais je ne crois pas qu'il puiſſe exiſter un meilleur cœur. (*Elle apperçoit Corali.*) Quelle eſt cette charmante perſonne?

Madame MURER.

C'eſt notre nièce, la fille de notre ſœur Hervill.

MISTRISS BENWEL.

Que ne me le disiez-vous donc? — Embrasse-moi, ma chère enfant—(*à Madame Murer.*) Le portrait n'était pas flatté. On ne m'a rien dit de trop, elle est charmante. (*à Corali.*) Sais-tu bien, ma chère, que sans te connaître, je me suis beaucoup occupée de toi?

CORALI.

Je vous prie, Madame, de croire que j'en suis pénétrée.

MISTRISS BENWEL.

Il y a de singuliers hasards.——Il faut qu'il se trouve là, précisément là.—En vérité, ces Français sont charmans. —Pour moi, j'en raffole. J'en connais un sur-tout. — C'est bien le plus aimable jeune homme!.....

CORALI, *à Madame Murer.*

J'apperçois Monsieur Black, le Commis de mon oncle.

MISTRISS BENWEL, *regardant du côté par lequel Blak doit entrer, & avec l'expression du plus grand mépris.*

Comment! ce Blaek est toujours ici? après la hardiesse de sa démarche!

Madame MURER.

J'aurais peut-être dû suivre votre conseil, & avertir Sir Murer; mais ce malheureux Blaek tient tout de nous; il aurait été perdu sans ressource, & il m'a témoigné un repentir si touchant!..... Il m'a depuis montré tant de respect!.... J'ai d'ailleurs engagé Sir Murer à le charger de ses affaires à Londres. Ce moyen l'éloignera de moi pour

toujours, & c'eſt tout ce que je dois vouloir. Où en ſerait-on, ſi, pour un moment d'erreur, il fallait vouer un homme à l'infortune?

SCENE V.

LES MÊMES, BLAEK. (*Démarche, ton & maintient de tartuffe.*)

MADAME MURER.

Que voulez-vous, Monſieur Blaek?

BLAEK.

Je prends, Madame, la liberté de vous communiquer un avis que je viens de recevoir, concernant l'arrivée de Sir Murer.

Madame MURER.

Il arrive?

BLAEK.

Oui, Madame. Quelqu'un qui l'a vu ſur la route, vient de m'aſſurer qu'il ſerait bientôt ici, & j'ai vîte couru.....

Madame MURER.

Je vous remercie, Monſieur Blaek.

MISTRISS BENWEL.

Que je ne vous gêne pas. Allez au-devant de lui; mais vous me laiſſerez quelqu'un pour me conduire; je vous rejoindrai bientôt.

Madame MURER.

Monſieur Blak reſtera à vos ordres.

BLAEK.

Je m'y rendrai, dès que Madame m'appellera.

(*Il ſort par la droite* (des Spectateurs.) *Madame Murer & Corali par la gauche.*)

SCENE VI.

MISTRISS, BENWEL, BETTI.

MISTRISS BENWEL.

DIS-MOI, Betti; ma nièce Corali t'a ſûrement parlé de ſon amour pour Melcour?

BETTI.

Madame.....

MISTRISS BENWEL.

Tu veux faire la diſcrete avec moi? Tu aurais tort. Ma curioſité n'a pour motif que le deſir de ſervir cette chère enfant.

BETTI.

Je peux donc vous avouer, Madame, que depuis un moment, je ſais ſon ſecret, quoiqu'elle ne me l'ait pas confié. Le haſard a voulu que je me trouvaſſe dans ce cabinet, au moment où elle en a fait confidence à Madame Murer.

MISTRISS BENWEL.

Et tu n'en as pas été fâchée?

BETTI.

Je ne dois pas l'être, ſi cela me met à même de vous ſeconder dans le deſir que vous avez de

ſervir Mademoiſelle Corali que j'aime de tout mon cœur.

MISTRISS BENWEL.

Ecoute donc. Tu connais cette grande forêt qui eſt ſur la route. Au moment de la traverſer, la frayeur s'eſt emparée de moi, au point que je ne ſais pas trop ſi je ſerais allée de-là ſans un Officier Français qui ſe trouvait dans la même auberge que moi, & qui m'a offert de m'eſcorter. Tu juges ſi j'ai accepté, & ſi la connoiſſance a été bientôt faite. Dès qu'il a ſçu que j'étais ſœur de Murer, & tante de Corali, ſa joie l'a trahie. C'était préciſément ce Melcour, l'amant de ma nièce. — Il m'avait prêté ſecours, je lui devais protection. Enfin je l'ai amené ici avec l'intention de le ſervir de tout mon pouvoir.

BETTI.

Que vous êtes bonne! je vais tout de ſuite faire part à Mademoiſelle Corali.....

MISTRISS BENWEL.

Eh! non, non, je te prie. La prudence veut qu'auparavant je connoiſſe l'intention de Sir Murer. Et puis une marche auſſi ſimple ôterait tout le prix d'une pareille circonſtance. Je veux au contraire en tirer parti pour faire une ſcène de ſurpriſe qui ſera délicieuſe, unique. Je me concerterai avec ma ſœur, pour donner ce ſoir à l'occaſion de l'arrivée de ſon mari, une fête, au milieu de laquelle cette ſcène fera merveilleuſement bien. — Mais ce n'eſt pas de cela qu'il s'agit à préſent. J'ai fait cacher Melcour dans le petit bois qui borde l'avenue. Je lui ai preſcrit d'y reſter juſqu'au moment favorable pour l'introduire ici, ſans qu'il ſoit vu par per-

ſonne, & c'eſt ſur ton adreſſe que j'ai compté pour cela.

BETTI.

Je ne négligerai rien pour répondre à votre confiance.

MISTRISS BENWEL.

Tu pourras choiſir le moment où l'on prendra le thé. Il ſera tout-à-fait nuit. L'arrivée de mon frère occupera tout le monde.

BETTI.

Comptez ſur mon zèle.

MISTRISS BENWEL.

Tu as bien compris? Melcour caché dans le petit bois qui borde l'avenue.

BETTI.

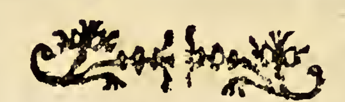
J'ai fort bien entendu.

MISTRISS BENWEL.

Songe que je me repoſe ſur toi. — Le ſecret même avec Corali. Mais nous pourrions donner des ſoupçons en reſtant trop enſemble. En ſortant, tu avertiras Blak que je l'attends pour aller rejoindre ma ſœur.

BETTI.

Le voilà. (*Elle ſort.*)



SCENE VII.

MISTRISS BENWEL, BLAEK, UN DOMESTIQUE.

BLAEK.

Je vous ſupplie, Madame, de vouloir bien m'excuſer, ſi je me fais remplacer pour vous accompagner. Une affaire bien importante me retient ici, & m'empêche d'avoir cet honneur.

MISTRISS BENWEL, *sèchement.*

Je n'en ſuis point du tout fâchée, M. Blak. (*Au domeſtique*) Allons.

SCENE VIII.

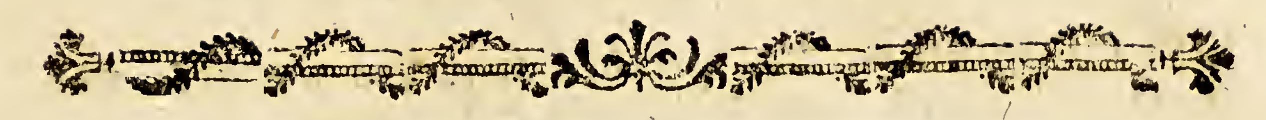
BLAEK, *ſeul.*

Sans doute elle eſt bien importante, l'affaire qui me retient ici. Cet Officier que, de la fenêtre, je viens d'appercevoir dans le petit bois...... L'éloignement, l'obſcurité ne m'ont pas permis d'éclaircir entièrement mes doutes ; mais je ſerais bien trompé, ſi ce n'eſt pas ce Melcour ; oui, Madame Murer, ce Melcour que j'ai vu ſi ſouvent chez votre père avant votre mariage. Vos liaiſons datent ſûrement de-là — & je ne ſuis plus étonné que vous ayez dédaigné mes vœux. Ah ! ſi c'eſt lui, comme je n'en doute déjà plus, trem-

biez, Madame Murer, tremblez. Votre époux eſt d'un caractère fougueux ; il eſt ſûrement jaloux, & le mépris dont vous avez payé mon amour va vous coûter bien cher ! — Allons vîte m'aſſurer ſi mes ſoupçons ſont auſſi fondés que je l'eſpère.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIÈRE.

BLAEK, *seul.* (*Il tient un paquet de lettres qu'il pose sur la table.*)

JE ne m'étais pas trompé. C'est Melcour, c'est bien lui, & tous mes soupçons se trouvent justifiés. Betti vient de l'aborder avec mystère, de le faire cacher dans l'endroit le plus fourré du petit bois. Betti, la femme de confiance de Madame Murer ! (*) « Ah ! je ne suis plus étonné de » sa faveur. Comment ai-je pu ne faire qu'aujour- » d'hui cette heureuse decouverte ? Mais aussi, » comment aurais-je pu avoir des soupçons, après « cette vertu si austère, en apparence, que Ma- » dame Murer m'avait opposée ? » Je lui avais presque pardonné d'avoir rebuté mon amour ; mais c'était parce qu'un autre occupait son cœur ! — Ah ! je serai vengé, Madame Murer, je serai vengé. Le Ciel amène à propos votre fougueux époux ; & s'il est aussi jaloux que je le desire, cette lettre (*Il sort de sa poche une lettre qu'il fait voir bien distinctement*) Non, le Diable ne reconnaîtrait pas là mon écriture. Je serai vengé sans

(*) On a cru à la représentation, devoir supprimer les endroits guillemetés, pour la rapidité de l'action théâtrale. On les a laissé pour l'effet de la lecture, qui n'est pas toujours le même.

être compromis. Et qui ſait ſi je ne pourrai pas mettre à profit les événemens? Avec de la prudence, il y a toujours à gagner dans les diſſenſions.

SCENE II.

BLAEK, SUDMER, *avançant lentement.*

BLAEK, *lui faiſant beaucoup de révérences.*

OSERAIS-JE, Monſieur, vous demander ce que vous déſirez?

SUDMER.

Où eſt Murer?

BLAEK.

Il eſt ici depuis quelques inſtans.

SUDMER.

Je le ſçais, puiſque j'arrive avec lui. Mais il court ſi vîte!

BLAEK.

Monſieur eſt ſûrement ſon ami?

SUDMER.

Que t'importe? Eſt-ce pour calculer la profondeur de tes révérences? Elles ſont perdues. Où eſt Murer?

BLAEK.

Je crois qu'il eſt allé rejoindre ces Dames. L'empreſſement de revoir une épouſe chérie, doit être ſon excuſe auprès de vous.

SUDMER.

Eſt-ce que je me plains?

BLAEK.

Si vous vouliez, j'aurais l'honneur de vous conduire.

SUDMER.

SUDMER.

Non. Dans de pareilles occaſions, les étrangers ſont toujours de trop. Je l'attendrai ici.

BLAEK.

Quelque peu qu'on attende, cela impatiente.

SUDMER.

Il n'y a que les gens polis qui me font perdre patience.

BLAEK, *à part.*

J'aurai de la peine à capter la bienveillance de cet homme-là.

SCENE III.

LES MÊMES. SIR MURER, MADAME MURER, MISTRISS BENWEL, CORALI.

(*En faiſant ſa dernière reponſe à Blaek, Sudmer l'a quitté avec humeur, & ſe trouve dans le fond du Théâtre, (à droite des Spectateurs) quand les autres arrivent (à gauche des Spectateurs), de manière qu'ils peuvent ſe placer ſans le voir.*

(*Blaek préſente les Lettres à Sir Murer qui les prend, les ouvre & les parcourt, ſans que le Dialogue ſoit interrompu. Blaek l'obſerve & témoigne ſon impatience à chacune des Lettres que Sir Murer décachete avant la ſienne. Il exprime de même ſa joie, lorſque Sir Murer en eſt à celle-là.*)

MURER.

QUELLE idée d'aller m'attendre ſur la grande route! Ne ſavez-vous pas que l'autre eſt plus

courte d'un quart de mille? (*) — Cela ſe compte quand on vient revoir ceux que l'on aime.

MISTRISS BENWEL.

Savez-vous bien, mon frère, que voilà qui eſt du dernier galant?

MURER.

Galant, ſi vous voulez : c'eſt ce que je penſe.

MADAME MURER.

Mon ami, ton abſence a été bien longue.

MURER.

Peu s'en eſt fallu qu'elle ne fût éternelle. J'ai manqué périr en traverſant le grand fleuve.

Enſemble.

MADAME MURER.

Ah! Ciel!

CORALI.

Ah! Dieu!

MISTRISS BENWEL.

Comment cela?

MURER.

Eh, bien! n'allez-vous pas vous effrayer pour un danger paſſé? — Il n'y faut plus penſer à préſent, que pour ſentir davantage le plaiſir d'être réunies; mais c'en était réellement fait de moi ſans un Français.

Enſemble.

MADAME MURER.

Un Français!

CORALI!

Un Français!

MISTRISS BENWEL.

Un Français!

(*) Les tirets, dans le rôle de Murer, marquent le paſſage du ton bruſque au ton ſentimental.

MURER.

Comme la tête vous tourne, à vous autres femmes, dès que l'on parle d'un Français! — Il est vrai que s'ils étaient tous aussi solides qu'aimables.....

MISTRISS BENWEL, *vivement.*

Ils sont charmans.

CORALI.

Il y en a qui réunissent.....

MURER.

Oui, celui à qui je dois la vie en est la preuve. Pour sauver mes jours, il a généreusement exposé les siens. Eh bien! il a mis à une si belle action si peu d'importance!.... Je n'ai pas même pu obtenir de savoir son nom.

MISTRISS BENWEL.

Ils sont toujours comme cela. J'espère que, quand vous connoîtrez le mien, vous l'aimerez aussi.

MURER, *gaîment.*

Ah! vous en avez un!

MISTRISS BENWEL.

Le plus charmant de tous. Sans lui, je n'aurais jamais osé traverser cette effrayante forêt qui est sur la route.

SUDMER, *qui s'est avancé lentement.*

« Est-ce qu'il ne s'en trouve pas par-tout de » ces Français, pour accompagner les Dames? »

MURER.

Ah ! mon cher Sudmer, pardonne. Mesdames, je vous présente mon meilleur ami, & un de nos plus honnêtes Amériquains.

MADAME MURER, *à Sudmer*,

Monsieur, je vous demande mille pardons....

SUDMER.

Ne fais pas attention. Je ne suis pas formaliste.

MURER, *à Sudmer*.

Comment trouves-tu ma nièce ?

SUDMER.

Si elle est aussi bonne que belle, ce sera une femme accomplie.

MURER, *à Corali*.

Ma chère fille, on ne peut qu'être heureuse avec un homme aussi estimable.

CORALI.

Mon oncle.....

MURER.

Des grimaces ! cela ne manque jamais, quand il est question de mariage. Ces femmes sont singulières, c'est toujours ce qu'elles desirent le plus ! qu'elles accueillent le moins. — Et elles font bien. Tant de gens abuseraient de leur franchise !

MISTRISS BENWEL.

Est-ce que vous auriez le projet de lui donner Monsieur pour époux ?

SUDMER.

Je ne te plais pas ?

MISTRISS BENWEL.

Ce n'eſt pas à moi qu'il faut plaire, c'eſt à ma nièce.

(*Murer en eſt à la lettre de Blaek. Elle lui cauſe un trouble qu'il s'efforce de cacher.*)

CORALI, *à qui un domeſtique eſt venu parler.*

Mon oncle, le thé eſt ſervi.

MURER, *très-troublé,*

Je vous ſuivrai..... Dans un inſtant..... J'ai à parler avec Sudmer.

MISTRISS BENWEL.

Ce n'eſt pas du mariage?

MURER.

Eh! morbleu! vous m'impatientez.

MISTRISS BENWEL, *s'en allant.*

Toujours le même.

SCENE IV.

MURER, SUDMER.

MURER.

AH! mon ami, lis cette lettre. Lis donc. Mais lis donc.

SUDMER, *lit très-poſément.*

« Ta femme te trahit pour un Officier nommé » Melcour, qu'elle connaiſſait même avant de

» t'époufer. Ils ont renoué pendant ton abfence,
» & c'eft dans le petit bois qui borde l'avenue qu'il
» vient, chaque foir, recevoir de Betti les avis
» qui réglent fa marche. »

(*Il rend froidement la lettre à Murer.*)

MURER.

Que je fuis malheureux ! j'accours auprès d'une époufe adorée. Je crois oublier dans fes bras les ennuis d'une longue abfence, les dangers d'un voyage pénible, & je n'arrive que pour apprendre ma honte ! « Cruels Français ! — Hélas !
» comment le fexe le plus fenfible vous réfifterait-
» il ? Je vois tous les jours ceux de mes compa-
» triotes qui étaient le plus prévenus contre vous,
» devenir vos amis.

SUDMER.

« C'eft pour cela que je les fuis avec tant de
» foins. Ponr peu qu'on les écoute, il faut finir
» par les aimer. »

MURER.

Mais porter fi loin la fauffeté ! fi tu avais vu comme elle a volé dans mes bras ! comme elle m'a preffé contre fon fein ! Quelles careffes elle m'a faites ! Non, je ne peux pas croire cette fatale lettre.

SUDMER.

Il faudrait que tu fuffes bien confiant pour ajouter foi à un avis anonyme. Murer, il n'y a que les lâches qui ne fe nomment pas, & les lâches ne méritent point de créance.

MURER.

En effet.... Cependant fi c'était quelque ami à qui mon honneur fût cher ?

SUDMER.

Un ami ! Il éclairerait ta femme, & ne t'avertirait pas. Crois-moi, Murer, on te trompe.

MURER.

Qui pourra me le prouver ?

SUDMER.

Et qui pourra te prouver qu'on ne te trompe pas ?

MURER.

Quelle perplexité ! comment débrouiller ce cahos ?

SUDMER.

En gardant le silence. Tais-toi & observe ; c'est toujours le meilleur moyen de découvrir la vérité.

MURER.

Tu as raison. Je vais faire une garde si assidue !...

SUDMER.

Ce n'est pas cela. Ce ferait avertir que l'on redoublât de précautions.

MURER.

Il me vient une idée. Il n'y a que Blaek qui puisse me servir.

SUDMER.

Il me semble que je t'ai entendu nommer ainsi ton Commis ?

MURER.

C'est lui-même.

SUDMER.

Prends garde de commettre une imprudence.

MURER.

Eh ! morbleu ! il faut bien prendre un parti—

C'eſt un homme que j'ai tiré de la misère, que j'ai comblé de biens. Je ſuis ſûr de ſon zèle & de ſa diſcrètion. Mais le voilà qui vient à propos.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS. BLAEK.

MURER.

MONSIEUR BLAEK, avez-vous remarqué une de mes lettres qui portait l'empreinte d'une guinee ?

BLAEK.

Oui, Monſieur.

MURER.

Par qui vous a-t-elle été remiſe ?

BLAEK.

Par un homme que je ne connais pas.

MURER.

Vous ne lui avez point fait de queſtions ? — Je ne vous reconnais pas là, Monſieur Blaek.

BLAEK.

Si j'avais cru....

MURER.

Quel air avait-il ?

BLAEK.

Je n'ai pas remarqué.....

MURER.

Tant pis, Monſieur, tant pis. Il fallait obſerver..... Il eſt vrai que le front des ſcélérats ne les trahit jamais. Tenez, Monſieur Blaek, liſez.

BLAEK, *après avoir lu la lettre.*

Ah! Monſieur! c'eſt ſûrement une calomnie. Il eſt vrai que j'ai vu ſouvent chez le père de Madame un Officier Français, nommé Melcour. Je crois auſſi l'avoir apperçu une fois dans ce canton, pendant votre abſence; mais cela ne prouve pas....

MURER.

Et que voulez-vous de plus? — Ah! mon cher Monſieur Blaek!.... Ce n'eſt pas chez moi que vous l'avez vu?

BLAEK.

Vous ſçavez, Monſieur, que vos intérêts qui me ſont tous les jours plus chers, me tiennent ſans ceſſe dans vos nombreuſes poſſeſſions, ou dans mon cabinet; je ferais, par conſéquent, bien aiſé à tromper; mais je n'en garantirais pas moins que c'eſt une calomnie. Peut-être cette délation eſt-elle fondée ſur ce qu'autrefois Madame a paru goûter la ſociété de ce Monſieur Melcour; mais elle n'était pas encore votre épouſe.

MURER.

Sçavez-vous bien qu'à chaque mot vous m'enfoncez un poignard dans le cœur? Monſieur Blaek, votre intention eſt bonne; mais vous la manifeſtez mal.

BLAEK.

Monſieur, je vous ſupplie d'excuſer.....

SUDMER, *à part.*

Cet homme là n'aurait pas ma confiance, il eſt toujours proſterné.

BLAEK.

Vous connoiſſez mon zèle.

MURER.

C'eſt dans ce moment-ci que j'y compte; pour m'aider à découvrir la vérité. Veillez ſur le petit bois ſans affectation; &, ſi l'avis eſt fondé, faites tout ce que le moment & la prudence vous preſcriront pour m'amener cet Officier, ſans qu'il ſoit vu, ſur-tout par ces Dames.

BLAEK.

Vous pouvez vous repoſer ſur moi.

MURER.

Sur-tout de la prudence, Monſieur Blaek, (*à Sudmer.*) Mon ami, je te retrouverai chez elle. — Je crois.... Je ſens que j'aurai la force de me contraindre.

(*Blaek laiſſe paſſer Murer, & derrière lui, il exprime le plaiſir qu'il éprouve de l'effet de ſa lettre. Il ſortent tous les deux.*)

SCENE VI.

SUDMER, *ſeul.*

ET puis, mariez-vous. En vérité, cela m'effraye.

(*Il s'aſſied ſur un fauteuil, dont le doſſier eſt aſſez haut pour l'empêcher d'être vu par ceux qui entrent.*)



SCENE VIII.

SUDMER, MELCOUR, FRONTIN.

(Betti amène Melcour & Frontin avec des précautions qui indiquent la crainte de rencontrer quelqu'un. Quand ils sont sur le Théâtre, elle sort.)

(Melcour & Frontin s'avançent jusqu'auprès de Sudmer, dont la rencontre les déconcerte. Ils le saluent. Sudmer les regarde avec l'air antipathique des Quakers pour les Francais, se lève, les regarde & sort sans leur rien dire.

MELCOUR.

MISTRISS BENWEL m'avait bien dit que Sir Murer était brusque ; mais je ne m'attendais pas à une pareille réception.

FRONTIN.

Elle n'est pas en effet très-encourageante.

MELCOUR.

Il faut cependant qu'il soit plus traitable qu'il ne le paraît ; toute la Province retentit de son éloge. — Mons Frontin, Si Mistriss Benwel persiste dans son projet, souvenez-vous de vous mêler parmi ses gens, & gardez-vous bien qu'on ait le moindre soupçon que vous ne lui appartenez pas.

FRONTIN.

Je sais, je sais.

SCENE IX.

LES MÊMES. MISRRISS BENWEL.

EH bien ! Monſieur, vous défierez-vous une autre fois de mes projets ? Tout ne réuſſit-il pas à merveille ?

MELCOUR.

Je ne vois pas cela, & je ſuis loin de trouver mon début heureux.

FRONTIN.

Je crois ſeulement que nous venons de rencontrer préciſément l'oncle.

MELCOUR.

Si c'eſt effectivement lui, ſon abord ne me promet pas un ſuccès facile.

MISTRISS BENWEL.

Vous m'inquiétez. Comment eſt celui que vous venez de voir ?

MELCOUR.

Son coſtume annonce un Quaker.

FRONTIN.

Et ſon air, un homme de mauvaiſe humeur.

MISTRISS BENWEL, *riant.*

Ah ! ah ! ah ! c'eſt bien pis que l'oncle, c'eſt un rival.

MELCOUR.

Un rival !

MISTRISS BENWEL.

Oui : un nommé Sudmer, un original de

Quaker que mon frère a trouvé dans ſes voyages, & qu'il amène pour en faire l'époux de Corali. Mais ſoyez tranquille, nous le déteſtons toutes de notre mieux, & je prends le ſuccès ſur moi.

MELCOUR.

Vous me pénétrez de reconnoiſſance; mais je vous en prie, changeons cette marche furtive à laquelle vous me forcez. Elle devient inutile, à préſent que la rencontre de ce Sudmer.....

MISTRISS BENWEL.

Si vous n'avez été vu que par lui, c'eſt comme ſi vous ne l'aviez été par perſonne. On a toutes les peines du monde à lui arracher une parole, quand on l'interroge; jugez s'il y a à craindre que cela parle tout ſeul.

FRONTIN.

Ce n'eſt pas là ſon défaut, il vient de nous le prouver.

MELCOUR.

Mais, encore une fois, ne ſerait-il pas plus honnête de me préſenter tout de ſuite à l'oncle de Corali?

MISTRISS BENWEL.

Vous m'impatientez avec vos objections d'honnêteté. Il n'y aurait qu'à céder à vos idées, nous ferions de belles choſes! Un oncle prévenu contre votre nation, un rival qui a déjà des promeſſes.... Toutes ces difficultés ſe lèvent en ſe montrant? Non, Monſieur, non. En dépit de votre délicateſſe, il faut vous cacher juſqu'à ce que j'aie tout diſpoſé pour le ſuccès. D'ailleurs je veux ménager une ſurpriſe à ma nièce,

MELCOUR.

Quoi ! Corali même n'eſt pas inſtruite !.........

MISTRISS BENWEL.

Elle le ſera la dernière. Un bonheur attendu perd la moitié de ſon prix ; mais une ſurpriſe ! L'ame ne ſuffit pas à tout le plaiſir que l'on éprouve. C'eſt une ivreſſe !..... C'eſt un torrent de joye !.... Je ſuis folle de ces ſcènes-là — Et puis une fête que ma ſœur nous a promiſe pour ce ſoir... Je choiſirai ce moment. Je vois d'ici ma nièce s'élancer dans les bras de ſon oncle, de ma ſœur, dans les miens ; ſon amant à nos genoux ; le Quaker dans quelqu'attitude de ſtupéfaction. Cela ſera charmant.

MELCOURT.

Mais les momens qui précéderont celui-là vont être pour moi des ſiècles de tourmens. Quoi ! vous voulez que je ſois ſous le même toît que Corali, que j'entende peut-être ſa voix enchantereſſe, & que je ne vole pas à ſes pieds !

MISTRISS BENWEL.

Je ne vous demande que de vous contraindre pendant quelques heures ; & je vous y conduirai moi-même de l'aveu de ſon oncle.

MELCOUR.

Quelques heures ! ah ! Madame ? comme vous parlez de quelques heures ! Penſez donc à tout ce qui peut arriver? Penſez qu'ayant ignoré juſqu'à ce jour, que Corali avait changé de demeure, je lui ai adreſſé toutes mes lettres à Charleſtown ; que peut-être elle ne les a pas reçues ; que peut-être elle me croit infidèle ; qu'il ne faut qu'un

moment pour qu'elle engage sa parole ; & vous me parlez de quelques heures !

MISTRISS BENWEL.

Ecoutez-moi. Je vais vous prouver que l'étourderie n'exclut pas la profondeur du raisonnement. Pour aujourd'hui, il n'y a rien à craindre. Vous avez vu le Sudmer, il n'est pas redoutable. Et, si votre mauvaise étoile voulait que quelque rival heureux vous eût supplanté, vous ne pourriez apprendre trop tard votre infortune.

FRONTIN.

Belle consolation !

MELCOUR.

Avec quelle tranquillité vous faites une supposition aussi cruelle !

MISTRISS BENWEL.

C'est que je suis sûre quelle ne se réalisera pas. On aime en Amérique comme on aimait autrefois sur les bords du Lignon. — Mais nous nous exposons à être surpris, & à voir mes projets déconcertés. Passons dans cet appartement.

(Ici Corali paraît dans le fond, & les examine.)

MELCOUR.

Vous le voulez absolument ?

MISTRISS BENWEL.

Encore une fois, nous nous exposons à être surpris, & j'en serais au désespoir.

MELCOUR.

J'obéis. Je remets mon sort entre vos mains.

(*Mistriss & Melcour entrent dans l'appartement. Corali reste. Comme elle a vu baiser la main de Mistriss, son jeu doit annoncer la plus grande jalousie. Frontin va pour sortir. Trompé par la simplicité de l'habillement de Corali, il la prend pour une Soubrette, & l'aborde en Valet petit-maître.*)

SCENE X.

CORALI, FRONTIN.

FRONTIN.

C'EST sans doute à la perle des Soubrettes Amériquaines que j'ai l'avantage de parler ?

CORALI.

Vous êtes le Valet de Melcour ?

FRONTIN.

Quoi ! vous savez !....

CORALI.

Je sais tout. C'est lui que je viens de voir.

FRONTIN.

Ce n'est pas moi qui vous le dis au moins.

CORALI.

Que fait Melcour ici ? Pourquoi se cache-t-il ?

FRONTIN.

C'est ce qu'il m'est défendu de dire. Dans notre état on n'est pas indiscret impunément.

CORALI.

CORALI.

Songez que j'en ſais aſſez pour exiger que vous ne me cachiez rien.

FRONTIN, *à part.*

Me voilà entre une jolie femme & une volée de coups de bâton. Donnons-lui le change. (*Haut*) Je ne ſais point réſiſter aux ordres d'une auſſi charmante perſonne; &, puiſque vous l'exigez, je vous avouerai que c'eſt pour Miſtriss Benwel que mon maître eſt ici. Elle eſt un peu folle, la bonne Dame, un peu ſur le retour..... Mais elle eſt riche.

CORALI, *à part.*

Le monſtre!

FRONTIN.

Mais point d'indiſcrétion, s'il vous plaît, cela pourrait avoir des ſuites très-fâcheuſes pour moi. (*à part*) — Pour le coup, la voilà bien dépayſée! (*haut*) Quoi! vous me quittez déjà? Permettez au moins que je vous accompagne.

CORALI.

Je vous défens de me ſuivre.

(*Elle ſort.*)

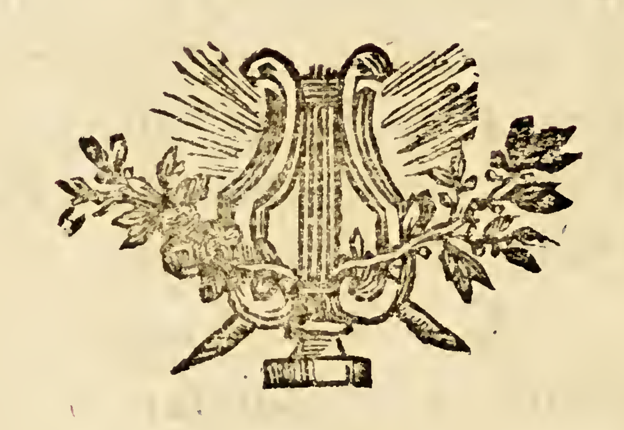
SCENE XI.

FRONTIN, *ſeul.*

QUEL air de dignité! n'importe, c'eſt une des plus jolies Soubrettes que j'aie jamais rencontrées. Il faut que je lui en conte. Il faut qu'elle

qu'elle m'adore, c'eſt la même choſe..... Mais.. Si je m'oriente bien.... Oui.... La chambre dans laquelle elle vient d'entrer, doit donner ſur le petit bois qui borde l'avenue.... Cela ſerait déli-cieux !.... Dès cette nuit.... Ce ſerait un coup de maître. — Allons vîte reconnaître les dehors, & prendre nos meſures.

Fin du ſecond Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIÉRE.

SIR MURER, *& un moment après*, MADAME MURER.

(*Dans toute cette Scène & dans la suivante, fureur concentrée de la part de Murer, & toujours prête à éclater.*)

MURER.

JE n'y ſaurais tenir davantage. A chaque inſtant j'étais prêt d'éclater. Non, jamais elle ne m'a tant marqué de tendreſſe. Quelle perfidie ! femme cruelle ! tu ne ſais pas quel cœur tu déchires !

Madame MURER.

Qu'as-tu donc, mon ami ? Tu m'inquiettes. Tu as un air ſombre que je ne t'ai jamais vu.

MURER.

Que voulez-vous que j'aie ?

Madame MURER.

J'ai cru remarquer que c'était depuis la lecture d'une de tes lettres. Serait-ce quelque malheur ?

MURER.

Il n'y en aurait qu'un qui pût m'affecter. Ce ſerait celui de perdre votre cœur.

Madame MURER.

Ton bonheur durera donc autant que ma vie!

MURER.

S'il pouvait ſe trouver un monſtre capable de vouloir le troubler! — J'eſpère que le ſuccès ne couronnerait pas ſon audace.

Madame MURER.

Que voulez-vous dire!

MURER.

Ah! c'eſt que les ſéducteurs ſont aimables! Ils ſavent prêter au ſentiment toutes les graces de la galanterie; & les gens comme moi ne ſavent qu'aimer tout bonnement.

Madame MURER.

Et ſont les seuls qui ſoient véritablement aimés.

MURER, *à part.*

Quelle audace!

SCENE II.

LES MÊMES, MISTRISS, BENWEL.

MISTRISS BENWEL.

EH bien! eſt-ce de l'ami Quaker qu'il eſt queſtion?

MURER.

Eh! non, ma ſœur. — Pourquoi cela?

MISTRISS BENWEL.

Pour ſçavoir ſi vous voulez toujours en faire l'époux de Corali.

MURER.

Eſt-ce que je ſuis accoutumé à changer de volonté d'un inſtant à l'autre ? — C'eſt mon amitié pour Corali qui a dirigé mon choix, & je ne crois pas pouvoir en faire un meilleur.

MISTRISS, *ironiquement.*

Je vous demande pardon.

Madame MURER.

Corali nous a priées.....

Madame MURER.

De quoi ? de me dire qu'elle n'en veut point. Eſt-elle auſſi épriſe de quelque Français ? Car toutes nos femmes en perdent la tête.

MISTRISS BENWEL, *ironiquement.*

Et cela vous ſurprend !

Madame MURER.

En effet, c'en eſt un qu'elle aime ; mais quand vous ſaurez qu'il fut le défenſeur de ſa mère & le ſien, & que ma ſœur Hervill, dont vous connoiſſiez la prudence, approuvait ſon penchant....

MURER.

Oh ! ſans doute... Ma ſœur ſe ſera laiſſé éblouir... comme tant d'autres. Mais pourquoi ne m'avoir pas inſtruit plutôt ? Que voulez-vous que je diſe à Sudmer à préſent ?

MISTRISS BENWEL.

Qu'il eſt venu trop tard.

MURER.

Belle raiſon.

Madame MURER.

Voudrait-il une femme dont un autre poſſéde le cœur ? Vous-même, voudriez-vous forcer Corali ?....

MURER.

Je m'en garderais bien. —Souvent celles même qui ſont mariées ſuivant leur choix..... Mais où eſt-il cet Officier ?

MISTRISS BENWEL.

Il peut n'être pas loin.

Madame MURER.

Elle en attend tous les jours des nouvelles, & ne vous demandera votre conſentement que quand vous le connaîtrez. Elle ſe borne à préſent à vous prier de ne point inſiſter en faveur de Sudmer.

MURER.

A la bonne heure.

MISTRISS BENWEL.

Allez vîte, ma ſœur, raſſurer cette chère enfant ; & moi, je vais..... Suffit, ſuffit.

Madame MURER, *à ſon mari.*

Je cours lui donner cette nouvelle preuve de votre tendreſſe.

SCENE III.

SIR MURER, *& un moment après*, CORALI.

MURER.

AH ! Sudmer ! je me garderais bien de vouloir en faire ta femme malgré elle. La mienne qui paraissait m'aimer.....

CORALI.

Mon oncle.....

MURER.

Eh bien ! qu'est-ce que c'est ? Ah ! c'est vous, Corali ! Qu'avez-vous donc ? On dirait à vos yeux que vous venez de pleurer. Si c'est Sudmer qui vous inquiéte, rassurez-vous. Je vous aime trop pour vouloir vous contraindre.

CORALI.

Ah ! mon oncle ! je viens au contraire vous prier de hâter ce mariage ; je ne me croirai heureuse que quand il sera fait.

MURER.

Que diable cela veut-il dire ? Accordez-vous donc ; & sachez ce que vous voulez. On vient de me prier de retirer ma parole.

CORALI.

Si vous saviez la perfidie !.... Celui à qui je réservais toute ma tendresse, qui m'avait juré un amour éternel !.... Eh bien, c'est à présent à Mistriss Benwel, à ma tante, que le perfide..... Non, je ne veux plus en entendre parler. Mon oncle,

vous m'avez dit que Sudmer eſt un honnête homme. Cela vaut mieux que toutes ces qualités brillantes dont un traître ſe pare pour nous ſéduire.

MURER, *avec attendriſſement.*

Corali, ma chère Corali, conſerve à jamais ces principes.

CORALI.

Ma prière n'eſt pas l'effet d'un premier mouvement : c'eſt la réflexion qui l'a dictée ; c'eſt le ſouvenir de ce que m'a dit ſi ſouvent ma reſpectable mère, que l'homme qui trahit celle qui n'eſt pas encore ſon épouſe, ne peut que la rendre malheureuſe, dès qu'elle l'eſt devenue. C'était le ſort qui m'attendait. J'ai le bonheur d'être éclairée, j'aurai la force de le fuir. Secondez-moi, mon cher oncle, en hâtant mon mariage avec Sudmer. Il eſt inutile pour éteindre un ſentiment que j'abjure ; mais il ramènera le calme dans mon ame.

MURER.

Je me rends à tes inſtances, ma chère enfant ; &, dès ce ſoir, je terminerai avec Sudmer. (*En s'en allant.*) Ah ! Pourquoi toutes les femmes ne penſent-elles pas comme elle ?

CORALI, (*ſeule, ſe jettant ſur le fauteuil, & s'appuyant ſur la table.*

Ah ! perfide Melcour ! ſe peut-il qu'avec tant de qualités aimables.....

SCENE IV.

CORALI, MELCOUR.

MELCOUR, *entrant avec précaution.*

J'AVAIS cru entendre la voix de Corali.

CORALI *se levant.*

Non. Je ne veux plus même y penser.

MELCOUR *accourant.*

Ah ! mon cœur ne m'avait pas trompé. C'est vous, ma chère Corali ! c'est vous que je revois enfin !

CORALI.

Votre chère Corali, Monsieur ?

MELCOUR.

Dieu ! Quel accueil ! Est-ce ainsi que l'amant le plus fidèle ?....

CORALI.

Le traître ! il ose me parler de sa fidélité à l'instant même où il quitte ma rivale !

MELCOUR.

Ciel ! Qu'osez-vous dire ?

CORALI, *voulant s'en aller.*

Le tems de la séduction est passé. (*Melcour voulant la retenir.*) Laissez-moi, Monsieur, laissez-moi.

MELCOUR.

De grace, daignez m'écouter.

CORALI, *voulant toujours s'en aller.*

Je ne veux rien entendre.

MELOUR, *à genoux.*

Ah ! je vous en conjure ; arrêtez, Corali. Quand vous ſaurez. ...

CORALI, *avec une ironie amère.*

Levez-vous, Monſieur, levez-vous. Miſtriss Benwel pourrait vous ſurprendre.

MELCOUR.

Ce courroux m'eſt bien précieux ! il me prouve que je vous ſuis toujours cher ; mais il n'eſt pas fondé.

CORALI.

Ne ne vous y trompez pas ; Monſieur, c'eſt de l'indignation, & vous ne devez y voir que la preuve de mon indifférence.

MELCOUR.

Vous m'anéantiſſez.

CORALI, *voulant ſortir, & appercevant Miſtriss Benwel qui les a écoutés.*

Ciel !

SCENE V.

LES MÊMES, MISTRISS BENWEL.

RESTEZ, Corali, reſtez. Pour une rivale, je ſuis la meilleure perſonne du monde. Je commence toute explication par vous le céder. Sachez

qu'il eſt ici pour vous ſeule ; & ſi j'ai dérobé ſa marche, c'était parce que je ne voulais le faire connaître qu'au moment où j'aurais tout diſpoſé pour le ſuccès. Outre que cette manière était la plus ſûre, j'avais des projets délicieux..... Mais avec des têtes comme les vôtres !.....

CORALI *ſe jettant dans les bras de Miſtriss.*

Ah ! ma tante ! ah ! Melcour ! combien je ſuis coupable !

MISTRISS BENWEL.

Coupable ! Eh ! non, ma chère, tu aimes, voilà le mot, (*à Melcour*) » & nous ne perdons » à cela que la ſurpriſe. Mais, je l'avoue, je la » regretterai éternellement. Ç'aurait été un ta- » bleau unique !.... d'un effet !.... d'un intérêt !.... » C'eſt que ces choſes-là ne ſe trouvent pas deux » fois dans la vie. — Monſieur, Melcour je vous » en veux ».

MELCOUR.

« Pouvais-je lui laiſſer croire que je la trahiſ- » ſais ? »

CORALI.

Ah ! vous ne ſavez pas encore tous mes torts. Peut-être qu'au moment où je vous parle, mon oncle porte à Sudmer un conſentement.....

MISTRISS BENWEL.

Je devine l'étourderie. Quel champ pour les reproches, ſi les momens étaient moins précieux ! — J'entends quelqu'un. (*A Melcour*) Rentrez vîte dans cet appartement, (*à Corali*) & nous, allons prévenir ma ſœur, ramener Murer, & culbuter le cher Quaker.

SCENE VI.

BLAEK, FRONTIN, *arrivant avec precaution, comme quelqu'un qui vient en bonne fortune.*

BLAEK.

ENTREZ, vous dis-je, entrez. On ne veut pas que vous vous morfondiez, comme cela, dans ce bois.

FRONTIN.

Je voudrais cependant ſavoir de quelle part....

BLAEK.

Je vous l'ai déjà dit. C'eſt de la part de quelqu'un qui s'intéreſſe à vous.

FRONTIN.

Mais encore....

BLAEK.

Eh! mon Dieu! ayez un peu de confiance.

FRONTIN.

Allons, je m'abandonne donc à mon ètoile. J'aurais tort, après tout, de m'en défier. Elle m'a toujours été favorable en fait de bonne fortune.

BLAEK, *à part.*

Je n'ai pas trouvé ce Melcour; mais cet homme là eſt ſûrement ſon émiſſaire; &, quand il s'agit de vengeance, il ne faut rien négliger.

FRONTIN.

Eh bien ! je ſuis prêt. Faut-il vous ſuivre plus loin ? faut-il attendre ?

BLAEK.

Reſtez ici quelques inſtans. On ne tardera pas.

FRONTIN.

Je le deſire ; car je ſuis impatient & curieux.

BLAEK, *ſort en indiquant que Frontin ſera ſurpris, &c. &c.*

SCENE VII.

FRONTIN, *ſeul.*

J'AI fait le diſcret, parce qu'on dit qu'il faut l'être dans ce pays-ci ! mais je ſuis bien ſûr que c'eſt ma fière Soubrette de tantôt qui m'aura vu de ſa fenêtre, & qui veut m'épargner les difficultés. Je ſavais bien, moi, qu'elle m'adorerait. Je ne croyais pas, à la vérité, que cela fût ſi prompt. (*Se pavanant.*) Tu ne croyais pas, Frontin !.... Mais regarde-toi donc, & ne ſois plus ſi modeſte. D'ailleurs, tu es Français, nous ſommes en Amérique : c'eſt à ces Dames à faire les avances.

BLAEK, *ne paraiſſant pas encore.*

Il attend dans cette chambre.

FRONTIN.

Bon ! la voilà. (*Il va au-devant, il recule de ſurpriſe, en appercevant Murer.*)

SCENE VIII.

MUKER, BLAEK, FRONTIN.

FRONTIN, *déconcerté.*

MONSIEUR.... J'ai bien l'honneur.... d'avoir l'avantage.... (*à part.*) Le traître m'a joué...... (*Haut.*) Je suis.... très-flatté.... Monsieur....

MURER.

Finissons, qui êtes-vous ?

FRONTIN.

Monsieur.... Je suis un jeune étranger de bonne famille, qui voyage.... pour l'utilité d'autrui.

MURER.

Point de détours. C'était par l'ordre de Melcour que vous étiez en embuscade dans le petit bois ?

FRONTIN.

Non, Monsieur, nous sommes chacun pour notre compte. Il soupire pour les grandes Dames, lui. Pour moi, je me contente des Soubrettes. J'en ai vu ici une dont je suis tombé amoureux ; & je cherchais de quel côté donnait la fenêtre de sa chambre, quand ce parelin, que j'ai cru envoyé de sa part, est venu avec son air mystérieux.

MURER.

Finissons ce verbiage. Où est ton maître ?

FRONTIN.

Mon maître ? — Cela m'est défendu.

BLAEK.

S'il ne veut pas parler, il n'y a qu'à appeller quatre ou cinq Nègres, & le faire mourir sous le bâton.

FRONTIN.

Me voilà bien loti. Que je parle ou que je me taise, je serai assommé. Si ce n'est pas par vos nègres, ce sera par mon maître.... Eh bien, Monsieur, j'aime mieux mourir avec l'honneur.

MURER.

Avec l'honneur ! toi, infâme émissaire ! — je ne saurais te blâmer. C'est à ton maître que tu dois obéir.

FRONTIN.

Oh ! oh ! c'est qu'avec moi un secret....

BLAEK.

Résiste même à une bourse !

FRONTIN.

Une bourse ? Cela dépend de sa valeur & de l'importance du secret. Les proportions font tout.

BLAEK.

Monsieur, vous entendez ?

MURER, *jettant une bourse à Frontin avec l'air du plus grand mépris.*

Prends donc & réponds-moi.

FRONTIN.

Eh bien, Monsieur, il n'a pas besoin d'aller, comme moi, reconnaître les dehors, (*Bas à Murer.*) Il est dans la maison.

MURER, *se jettant dans les bras de Blaek.*

Ah ! Dieu ! (*Frontin saisit ce moment pour s'échapper.*) (*à Blaek.*) Monsieur Blaek, courez vîte après cet homme, & empêchez que rien ne transpire.

SCENE IX.

MURER, SUDMER.

MURER.

AH ! mon ami ! l'avis n'est que trop fondé. Ce vil séducteur !.... Il est chez moi.

SUDMER.

Je le sais.

MURER.

Et tu ne me le disais pas !

SUDMER.

Elles sont trois ici. Qui sait encore à laquelle il en veut ?

MURER.

Il ne m'est plus permis d'en douter. Toutes les circonstances.....

SUDMER.

Paix : la voilà qui s'approche.



SCENE X.

LES MÊMES, MADAME MURER, MISTRISS BENWEL, CORALI.

MURER, *présentant la lettre avec fureur à Madame Murer.*

LISEZ, Madame, lisez; & osez me dire qu'à présent même il n'est pas ici.

Madame MURER, *de l'air le plus calme, après avoir lu.*

Cette lettre m'exprime la scène de tantôt. Un instant suffira pour tout éclaircir. Nous venions précisément vous parler de ce Melcour.

MURER, *à part.*

Sa tranquillité m'anéantit.

MISTRISS BENWEL.

Que cela veut-il dire? Est-ce que l'on vous aurait prévenu contre mon cher protégé? Je voudrais bien voir cela.

MURER.

Eh! morbleu!....

Madame MURER, *donnant la lettre à Mistriss.*

Lisez, ma sœur, lisez.

MISTRISS BENWEL, *après avoir lu.*

Dieu! l'infâme calomnie! Sachez, mon frère,

que ce Melcour eſt ce même Officier Français qui m'a eſcorté pendant la route ; que c'eſt moi qui l'ai amené ici ; que c'eſt pour ma nièce. (*Allant à l'appartement dans lequel eſt Melcour.*) Venez, Monſieur, venez.

MURER.

Que veut-elle dire ? M'aurait-on trompé ?

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, MELCOUR.

MURER.

MONSIEUR?..... Que vois-je ! c'eſt lui-même. (*Voyant que Melcour ne le reconnaît pas.*) Quoi ! Monſieur, vous ne me reconnaiſſez pas ?

MELCOUR.

Monſieur, j'ai bien quelque idée.....

MURER.

Comment ! quelque idée ! Parbleu, Monſieur, il faut que les gens de votre pays ſoient bien légers, ou qu'une belle action leur coute bien peu. Ne pas reconnaître un homme à qui on a ſauvé la vie ! — Mais vous avez raiſon. C'eſt à celui qui a été l'objet du bienfait à en garder le ſouvenir. (*Le préſentant à ſa femme.*) Ma chère amie, voilà l'homme généreux ſans lequel je périſſais en traverſant le grand fleuve.

MISTRISS BENWEL.

Eh bien ! avons-nous raiſon de le protéger ?

SCENE XII & dernière.

LES PRÉCÉDENS. BLAEK.

BLAEK.

MONSIEUR, je n'ai jamais pu... (*La vue de Melcour le déconcerte.*)

MURER.

Monſieur Blaek, ſi l'inconnu qui vous a remis cette infâme lettre, avait l'audace de reparaître !...

Madame MURER, *avec dignité.*

Je connais le ſeul homme qui ait pu l'écrire. Qu'il ſache que la prudence ne me permet plus de pardonner, & que ce n'eſt qu'en quittant promptement ce pays, qu'il peut mériter de ma part un reſte de pitié.

MURER.

Que voulez-vous dire ?

Madame MURER, *fixant Blaek.*

Monſieur Blaek m'entend (*Blaek reſte anéanti.*)

MURER.

Quels ſoupçons je conçois ! Quoi ! Monſieur Blaek, vous étiez dans le ſecret d'une manœuvre auſſi exécrable ! & vous aviez l'audace !... Si j'en croyais ma fureur ! — Homme cruel ! je croyais avoir des droits à ta reconnaiſſance, & tu voulais empoiſonner mes jours. (*Lui donnant*

D 2

un portefeuille.) Voilà de quoi parer aux premiers besoins. Sortez à l'inſtant même de chez moi. (*A Madame Murer.*) Ah ! mon amie ! combien je ſuis coupable ! oublie à jamais.....

Madame MURER.

Je veux au contraire me ſouvenir toujours que tu m'aimes aſſez pour avoir été jaloux.

MISTRISS BENWEL.

C'eſt fort bien prendre la choſe.

MURER.

Que trop, morbleu ! Tant de douceur ne fait que me rendre plus coupable, & j'aimerais cent fois mieux.....

MISTRISS BENWEL, *indiquant Corali.*

Mais voyez donc, cette chère enfant ! comme elle eſt honteuſe de la prière qu'elle vous a faite tantôt, dans la perſuaſion que j'avais l'honneur d'être ſa rivale !

CORALI.

Ma tante !.....

MISTRISS BENWEL.

J'eſpère que vous lui donnerez Monſieur pour époux.

Madame MURER.

« Je joins mes prières à celles de ma ſœur. »

MURER.

« Que voulez-vous donc dire avec vos prières ? » — Je ſuis trop heureux ! (*à Sudmer.*) Tu vois, mon cher Sudmer.....

SUDMER.

Que je suis de trop ici. (*Il sort.*)

MISTRISS BENWEL.

Il s'en apperçoit enfin.

MURER, *à Melcour.*

Homme généreux! je te la donne, & je regarde comme un bonheur que tu sois de la famille.

Ensemble.

MELCOUR.

Ah! Monsieur!

CORALI.

Ah! mon oncle, que ne vous dois-je pas?

MURER.

Au contraire, ma chère amie, tu vas le payer du service qu'il m'a rendu; je ne m'en croirai pas quitte pour cela: tu vois que c'est moi qui reste votre obligé à tous les deux. (*A Madame Murer.*) Et toi, femme respectable, livre-toi à toute la beauté de ton ame. Si ta clémence aggrave mes torts, elle augmente tes droits à ma tendresse.

FIN.

APPROBATION.

Lu & approuvé. A Paris, ce 15 Mai 1787.

SUARD.

Vû l'Approbation, permis d'imprimer. A Paris, ce 15 *Mai* 1787.

DECROSNE.

DRAMES ET COMÉDIES

Qui se trouvent chez CAILLEAU, *Imprimeur-Libraire, rue Galande,* N°. 64.

A.

ABDOLONIME, ou le Roi berger.
A bon Chat, bon Rat.
A bon Vin point d'enseigne.
Absence du Maître. (l')
Ainsi va le Monde.
Alexis & Rosette.
Amant de retour. (l')
Amour & Bacchus au Village. (l')
Amour Quêteur. (l')
Amour Suisse. (l')
Amours de Montmartre. (les)
Anglais à Paris (l')
Anglaise (l') déguisée.
Arlequin muet.
Arlequin Roi dans la Lune.
Aveux imprévus. (les)
Avocat Chansonnier. (l')
Bal Masqué. (le)
Ballon. (le)
Barogo.
Bataille d'Antioche. (la)
Battus payent l'amende. (les)
Bayard, ou le Chevalier sans peur & sans reproche.
Bienfaisans. (les)
Bienfait anonime. (le)
Bienfait récompensé. (le)
Blaise le Hargneux.
Bon Seigneur. (le)
Bon Valet. (le)
Bonnes gens. (les)
Boniface Pointu.
Bons Amis. (les)
Bottes de Foin. (les)
Brebis (la) entre deux Loups.
Cabinet de Figures. (le)
Cacophonie. (la)
Café des Halles. (le)
Ça n'en est pas.
Caprices (les) de Proserpine.
Carmagnole & Guillot Gorju.
Chacun son Métier.
Cent Ecus. (les)
Cent Louis. (les)
Consultations. (les)
Corbeille enchantée. (la)
Christophe le Rond.
Churchill amoureux.
Colporteur supposé. (le)
Danger des Liaisons. (le)
Déguisemens Amoureux, (les
Déguisemens, (les)
Déserteur, Drame.
Devin par hasard. (le)
Deux (les) font la paire.
Deux Fourbes. (les)
Deux Sœurs. (les)
Deux Sylphes. (les)
Dinde du Mans. (la)
Diogène Fabuliste.
Double Allégresse. (la)
Dragon (le) de Thionville.
Duel (le)
Dupes de l'Amour. (les)
Échange (l') des deux Valets.
École des Coquettes. (l')
Écolier devenu Maître. (l')
Écossaise. (l')
Écouteur aux Portes. (l')
Emménagement de la Folie. (l')
Enrôlement supposé. (l')
Ésope à la Foire.
Espiéglerie amoureuse. (l')
Étrennes de l'Amour, de l'Amitié & de la Nature. (les)
Eustache Pointu,
Fanfan & Colas.
Fanny.
Faux Talisman. (le)
Fausses Consultations. (les)
Fausses Infidélités. (les)
Faux Ami, Drame. (le)
Faux Billets Doux. (les)
Fédéric & Clitie.
Femme comme il y en a peu. (la)
Femmes & le Secret. (les)
Fête des Halles. (la)
Fête Villageoise. (la)
Fin contre Fin.
Fête de Campagne. (la)
Folies à la mode. (les)

Fou raisonnable. (le)
Freres. (les deux)
Frères. (les deux petits)
Guerre ouverte, ou Rufe contre Rufe.
Gilles raviffeur.
Héloife (l') Anglaife.
Hymen (l'), ou le Dieu jaune.
Homme (l') comme il y en a peu.
Homme (l') noir.
Homme (l') & la Femme comme il n'y en a point.
Jacquot & Colas Duelliftes.
Jacquot parvenu.
Janot chez le Dégraiffeur.
Jeannette, ou les Battus ne payent pas toujours l'amende.
Jean qui pleure & Jean qui rit.
Jérôme Pointu.
Jeune Indienne. (la)
Il étoit tems.
Inconnue perfécutée. (l')
Laurette.
Lingère (la) ou la Bégueule.
Loi de Jatab. (la)
Mal-entendu. (le)
Mannequins (les)
Manteau écarlate. (le)
Mariage de Barogo. (le)
Mariage de Janot. (le)
Mariage de Melpomène. (le)
Margot la Bouquetière.
Mari (le) à deux femmes.
Marfeille fauvée, Tragédie.
Martines. (les deux)
Matinée (la) du Comédien.
Médecin (le) malgré tout le monde.
Méfiant. (le)
Mélite & Lindor.
Menfonge excufable. (le)
Méprife (la) innocente.
Mieux fait douceur que violence.
Mère de Famille. (la)
Momus Philofophe.
Muficomanie. (la)
Naufrage d'Amour. (le)
Négre blanc. (le)
Ni l'un ni l'autre.
Nouveau parvenu. (le)
Nœud d'Amour. (le)
Nouvelle Omphale. (la)
La Nuit aux aventures.
Ombres (les) ancieunes & modernes.
Oui ou non.
Olauréus, ou le nouvel Abeilard.
Parifien dépayfé. (le)
Penfion (la) Genevoife.
Petites Affiches. (les)
Pierre Bagnolet & Claude Bagnolet
Poule au Pot. (la)
Pourquoi pas ?
Pouvoir (le) des Talens.
Prince noir & blanc. (le)
Quatre Coins. (les)
Quiproquo de l'Hôtellerie. (le)
Ramoneur Prince (le).
Repas des Clercs. (le)
Repentir (le) de Figaro.
Réfolution (la) inutile.
Revenant. (le)
Roméo & Juliette, Drame.
Rofe & l'Epine. (la)
Rufe inutile. (la)
Sabotier, (le) ou les huit fols
Sculpteur. (le)
Sculpteur en Bois (le).
Sept n'en font qu'un. (les)
Sept (les) en font deux.
Serrail à l'encan. (le)
Soi-difant Sage. (le)
Sophie.
Solitude. (la)
Sourd. (le)
Sufette & Colinet.
Sultan Généreux. (le)
Têtes (les) changées.
Thalie, la Foire & les Pointus.
Théâtromanie. (la)
Tibère, Tragédie.
Torts (les) apparens.
Tracafferies de Village.
Triomphe (le) de la bienfaifance.
Tripot Comique. (le)
Trifte Journée (la).
Trois Aveugles (les)
Trois Léandres. (les)
Turcaret, de le Sage.
Ufurier dupé (L')
Valet Rufé. (le)
Valet (le) à deux Maîtres.
Vannier (le) & fon Seigneur.
Vendanges de Surefne. (les)
Vénus Pélerine.
Veuve (la) comme il y en a peu.
Wisht (le) & le Loto.

Z.

Zarine, Tragédie